

Céligny le 9 Mai 1917

Cher Monsieur

Je vous remercie pour l'envoi de votre brochure. Je l'ai lue et relue avec beaucoup d'attention car elle représente un effort sérieux pour traiter la matière dans un sens qui est opposé à celui que suit la méthode empiriciste, dont je suis un adepte.

La métaphysique va de son nom à la chose. Un nom étant donné, elle admet qu'une chose doit lui correspondre, et elle la cherche. Elle ne se trompe pas entièrement; il y

a, en effet, toujours une chose, mais celle-ci est souvent une nébulosité de sentiments, que les hommes du plus grand talent ne réussissent pas à délimiter rigoureusement. Depuis plus de 1200 ans, des esprits supérieurs disputent pour savoir ce que c'est que le bien, le mal, le beau, le juste, l'injuste... et la liberté! Ils disputent encore pendant des siècles et des siècles.

La méthode empiriciste va de la chose au nom, qui pour elle est arbitraire, n'est qu'une étiquette pour désigner la chose. Il est de ces choses qui sont perceptibles et bien délimitées, telles sont la terre, le soleil, les corps chimiques, les animaux etc.; il en est d'autres qui

sont vagues, très vagues même, tels sont les sentiments; tels sont ces amas nuageux qui sont désignés par les noms de bien, mal, beau etc. Le désigné exactement est une entreprise tout aussi difficile que celle de donner une forme géométrique aux nuages qui d'habitude le sont.

Vous faites tout ce qui est possible en ce sens. Un vrai esprit juste s'applique à résoudre un problème insoluble, il ne peut pas nous donner ce qui n'existe pas, mais il éclaircit la matière et nous montre par là la somme de nos connaissances.

Vous voyez que si vos voies ne se rencontrent pas, je suis du moins rendu justice aux travaux qui s'exécutent en dehors de la méthode empiriciste, dans laquelle

## Pareto et l'argumentation

Dans un article fort intelligent, intitulé «Pareto e la teoria dell'argomentazione»<sup>1</sup>, Norberto Bobbio fait allusion aux deux cents pages que Pareto a consacrées dans son *Traité de sociologie générale*<sup>2</sup> à l'analyse des dérivations. Le professeur Bobbio voit dans ces pages de prime abord une première esquisse d'un traité sur l'argumentation<sup>3</sup> et plus loin<sup>4</sup> il les traitera de «vero e proprio trattato dell'argomentazione».

Comme ces pages considèrent essentiellement les dérivations en tant que phénomène de psychologie sociale, s'intéressant moins à la structure même du raisonnement, nous y avons vu surtout une riche moisson de matériaux, suggestifs et variés, ainsi qu'un ensemble de remarques intéressantes, que nous avons parfois reprises, mais le plus souvent discutées<sup>5</sup>.

A propos des dérivations, Pareto s'est surtout demandé pourquoi les hommes ont recours à tous ces raisonnements non logiques, qui relèvent, selon lui de la «logique des sentiments», alors qu'ils n'ont guère de valeur probante: ils satisferaient une tendance humaine à rationaliser, à camoufler

par des pseudo-raisonnements, des résidus, sous lesquels se cachent nos sentiments, nos instincts, nos intérêts, les tendances irrationnelles de l'homme. Ces rationalisations contribueraient en apparence à maintenir l'équilibre social. Voici comment Pareto exprime son point de vue à leur propos:

«... les auteurs précités donnent aux dérivations une valeur intrinsèque et les considèrent comme agissant directement dans la détermination de l'équilibre social, tandis que nous leur donnons ici uniquement la valeur de manifestations et d'indices d'autres forces, qui sont celles qui agissent en réalité dans la détermination de l'équilibre social» (§ 1403 du *Traité*).

En fait, Pareto introduit dans son *Traité* un nouveau couple philosophique<sup>6</sup> bâti sur le modèle du couple apparence/réalité, où les dérivations ne seraient qu'une manière dont se manifestent les résidus. Nous avons longuement montré comment l'opposition «apparence/réalité» introduit des jugements de valeur implicites, où la réalité est toujours valorisée par rapport à l'apparence. Mais de tels jugements de valeur ne peuvent pas être justifiés grâce à des méthodes «logico-expérimentales». Aussi Pareto ne peut-il se passer d'argumentations, de dérivations dont il prétend pourtant ne pas vouloir se servir (§ 1403 du *Traité*).

L'on pourrait consacrer toute une étude aux techniques persuasives que Pareto utilise pour établir sa thèse. Nous nous contenterons ici de quelques citations.

<sup>6</sup>Cf. Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca. *Traité de l'argumentation* §§ 89 à 96 et l'article de L. Olbrechts-Tyteca, Les couples philosophiques, *Revue internationale de Philosophie*, 127-128, 1979, pp. 81-98.

<sup>1</sup> *Revue internationale de Philosophie*, 58, 1961, pp. 376-399.

<sup>2</sup> Toutes les citations seront faites d'après l'édition française de P. Boven, Paris, Payot, 1917 et 1919.

<sup>3</sup> *Revue internationale de Philosophie*, 1971, p. 379.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 388.

<sup>5</sup> Voir les passages consacrés à Pareto dans notre *Traité de l'argumentation*, la nouvelle rhétorique, Paris, Puf, 1958 (éd. italienne Einaudi, 1966).

je me suis contenté.  
Agrées l'assurance de mes  
sentiments amicaux

Vilfredo Pareto

Lettre de Pareto à Adrien Noville, doyen de la Faculté des lettres et des sciences sociales de l'Université de Genève (Coll. Busino).

somme le pire homme qui ait jamais existé; cela porterait-il le moindre préjudice à la valeur des démonstrations de sa géométrie?» (§ 1444 du *Traité*). Mais justement peut-on démontrer des thèses politiques controversées comme des thèses de géométrie? Peut-on ridiculiser le recours à l'argument d'autorité en argumentation alors qu'il serait effectivement ridicule à propos des théorèmes de géométrie?

En matière pratique, Pareto n'hésite pas à utiliser ces mêmes notions vagues et mal définies dont il a fait par ailleurs le procès: «Le but pratique des hommes, écrit-il au § 1874, est le bien-être et la prospérité d'eux-mêmes et de leur société.» Ceux qui vont à l'encontre de sa propre conception du bien-être ne peuvent être que de pauvres hères:

«La religion ascétique n'est que débilitante pour toute énergie. Quand elle est efficace, elle affaiblit les résidus de la V<sup>e</sup> classe [l'intégrité personnelle] dans les couches sociales supérieures et du petit nombre d'individus qui l'acceptent de bonne foi, elle fait des êtres inermes, imbéciles, inutiles à eux-mêmes et à autrui...» (§ 1858 du *Traité*).

On peut se demander quelle méthode logique-expérimentale lui permet de fonder cette dernière conclusion. On peut aussi se demander dans quelle mesure son mépris des valeurs et de l'argumentation persuasive ne l'a pas conduit, en politique, à des jugements machiavéliques (§ 1883) et à la condamnation de dirigeants qui hésitent de recourir à la violence (§ 1858).

Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca,  
Université libre de Bruxelles.

### Pareto et l'antiquité: philologie classique, textes et histoire antiques dans le *Traité de sociologie générale*

Né en 1848, Vilfredo Pareto reçut, malgré les déplacements de sa famille, l'éducation alors habituelle pour les jeunes gens des milieux élevés; qu'il ait appris le latin et le grec, et que l'histoire ancienne lui ait été familière n'est donc guère surprenant.

On ne peut toutefois qu'être frappé par l'usage constant qu'il fait de ses références culturelles classiques: l'emploi massif d'exemples historiques antiques, les innombrables citations de textes grecs et latins dans le *Traité* d'une part; les allusions à des faits ou textes antiques, parfois cités, la discussion de variantes, les commentaires sur des nouveautés philologiques, sur toute sorte de points touchant à l'antiquité dont sa correspondance est d'autre part parsemée, les comparaisons enfin entre telle époque antique et la situation du monde moderne, présentes dans la correspondance comme dans les textes publiés, tout cela montre que Pareto a du monde antique une vaste connaissance, vivante et active dans sa pensée. Cela constaté, il convient d'apprécier la profondeur de cette culture classique, et d'évaluer — dans la perspective du *Traité* — les interactions entre la connaissance de l'antiquité gréco-romaine (avec la science dont elle est l'objet, la philologie classique) et la *sociologie générale* de Pareto, science du comportement social en général, mais particulièrement liée à la société contemporaine de son auteur.

Examinons d'abord l'attitude de Pareto à l'égard de la science de l'antiquité: à une sociologie balbutiante, pénétrée de thèmes idéologiques «littéraires», de mythes pseudo-scientifiques, il oppose la philologie classique, vue comme un modèle de «science humaine» méthodologiquement mûre, pourvue des méthodes critiques indispensables à la rigueur scientifique. Tantôt c'est le désir «que la sociologie progresse et tâche d'atteindre le niveau auquel se trouve déjà la philologie» (*Traité*, § 883; cf. aussi § 896) qui est exprimé, tantôt, parlant de l'évolution des sciences, Pareto allègue les progrès de l'histoire ancienne (cf. *id.*, §§ 656 et 1567); ce sont enfin des exemples demandés à la linguistique grecque, ou à l'histoire des textes (cf. p. ex. §§ 469 et 879 à 884), ce qui nous amène à l'usage le plus important — ne serait-ce que quantitativement — que Pareto fait de sa culture classique: le choix d'exemples empruntés à l'histoire et à la littérature de l'antiquité gréco-latine, et de comparaisons entre l'antiquité et d'autres périodes de l'histoire des sociétés.

Cette préférence est justifiée dans les



préliminaires du *Traité* (§ 85 et cf. §§ 79 à 86) par l'idée que les faits du passé se prêtent mieux que ceux du présent à l'étude scientifique parce qu'ils éveillent chez le lecteur moins de sentiments, qui troubleraient un jugement intellectuel et impartial. Le nombre restreint et le caractère souvent fragmentaire des informations sur l'antiquité (comparés aux faits connus pour des périodes plus récentes) impliquent que l'on peut et doit être assez exhaustif dans la recherche de la documentation antique sur le sujet qu'on étudie; Pareto s'exprime dans ce sens, aux §§ 537 et suivants du *Traité*. Si le caractère général de son ouvrage ne l'oblige pas à être toujours exhaustif, Pareto ne laisse pas pour autant d'utiliser une très vaste documentation, généralement bien comprise, prise le plus souvent dans de très bonnes éditions et dans des manuels d'histoire ancienne qui sont parfois encore en usage de nos jours; le souci de comprendre et traduire exactement les textes antiques est remarquable, et la connaissance du latin et du grec qu'a Pareto est très bonne. D'autre part, il ne sort guère de périodes historiques bien connues: la Grèce des guerres médiques à la conquête romaine, Rome de la deuxième guerre punique au premier siècle du Bas-Empire; les textes utilisés pour «l'histoire des mentalités» débordent toutefois ces périodes, surtout en direction du Moyen Âge. A l'égard d'auteurs individuels, si Pareto raille Platon, il a quelque indulgence et estime pour Aristote, et admire le sceptique et rationaliste Lucien, qu'il compare à Voltaire, et à qui il aimerait être comparé un jour; il cite volontiers les poètes, utilise abondamment les historiens et pourfend avec volupté philosophes et Pères de l'Eglise.

L'apport de cette masse de faits antiques à la pensée de Pareto est à chercher dans le